



Jean Grégor

L'ami
de Bono

Extrait de la publication

M E R C U R E D E F R A N C E

DU MÊME AUTEUR

Au Mercure de France

TURBULENCES (roman), 2000

FRIGO (roman), 2001

JEUNES CADRES SANS TÊTE (roman), 2003

Chez H.B. Éditions

CONTES PHILÉENS (nouvelles), 1996

PHILÉENNE DE CRÉDIT (nouvelles), 1997

L'AMI DE BONO

Jean Grégor

L'AMI DE BONO

ROMAN



MERCURE DE FRANCE

© *Mercure de France*, 2005.

Extrait de la publication

*pour Laurent Gaillourdet
et David Laugier*

Week-end à Rome

Parmi les vingt-huit élèves de la classe de Dany Danne, parmi les vingt-huit élèves de quatrième B du collège de Deuil-la-Barre, deux moururent avant l'âge de vingt ans. Marc Lebert se suicida à dix-neuf ans, à la suite d'une déception amoureuse. C'est sur *Week-end à Rome* d'Étienne Daho qu'il toucha le fond du désespoir, et qu'il trouva la motivation nécessaire pour se jeter par la fenêtre d'un immeuble de cinq étages. Pendant plus d'une heure, dans sa chambre vide, Étienne Daho continuait de chanter. En bas, les passants hurlèrent d'abord, puis s'agglutinèrent autour du corps. Quand les pompiers ramassaient son corps désarticulé, là-haut les synthétiseurs bien syncopés émettaient ces sons qu'il avait trouvés si tristes. C'était le début des platines laser, dotées de cette fonction « repeat ». *Week-end à Rome*, sous ses aspects de chanson superflue, recélait une certaine mélancolie. C'était pour Marc Lebert le week-end qu'il ne passerait jamais avec sa copine. Rome qu'il ne connaissait d'ailleurs pas était la destination impossible. Comme on ne lui avait jusque-là pas refusé grand-chose, comme, enfant unique, il avait toujours obtenu ce qu'il

avait désiré, il avait emporté, dans ce geste grandiloquent mais définitif, son inadaptation foncière à la vie.

Jean-François Lazarian fut atteint d'un cancer à l'estomac dès l'âge de dix-huit ans. Il commença d'abord par vomir de façon régulière, et, avec cette idée saugrenue que cela passerait s'il n'en parlait à personne, avec aussi cette honte d'être malade alors que les autres ne l'étaient pas, il s'habitua à sa nouvelle vie pendant plusieurs mois, allant régulièrement aux W-C comme s'il allait faire ses besoins, cherchant avant tout à sauver les apparences, à marcher droit. Selon un rituel qu'il connaissait bien, il vomissait sur un matelas de feuilles de papier toilette qu'il avait préalablement disposées. Un jour, il s'évanouit devant tout le monde, et il se réveilla dans une salle d'hôpital, alors il fallut tout dire, tout avouer. Les parents de Jean-François Lazarian furent effondrés. Ils s'accommodèrent vite d'une vie différente, créant de nouveaux rituels autour de leur fils malade, se relayant, appelant des amis pour que ceux-ci régulièrement lui rendent visite. Ils y mettaient tous du cœur et de la joie. Les témoignages d'amour et d'affection pleuvaient. Une ambiance de bonheur régnait parfois à la maison. Jean-François Lazarian avait perdu trente-cinq kilos en trois mois, il n'avait plus de cheveux, les médecins disaient que la maladie était en train de le ronger entièrement. Durant ses dernières semaines, Jean-François Lazarian se déplaçait dans le salon pour écouter des airs d'opéra. Ce garçon avait écouté les Cure, les Clash, et même, plus jeune, des groupes moins connus tels les Dead Kennedys ou les DEVO. Cela le surprenait, il eut la force d'en sourire. « Moi, écouter Maria Callas, c'est le comble... »,

se répéta-t-il plusieurs fois en pensant à ses anciens copains, ses copains de collègue ou de lycée auprès de qui il était important de ne pas écouter n'importe quelle musique. Jamais il n'aurait pensé connaître le monde de ses parents si vite, du moins qu'il ressentirait les mêmes émotions qu'eux. Mais ce fut le cas. On le retrouvait, pleurant dans le salon, la Callas chantait *Casta Diva* de Bellini. Fantôme de lui-même, il tentait de fixer le bout de ciel que la fenêtre laissait apercevoir. Maria Callas était morte de façon mystérieuse et mythique. Elle prit la main de Jean-François Lazarian en quelque sorte, et l'accompagna vers sa mort, lui laissant l'illusion qu'il allait la rejoindre. À l'enterrement, on exécuta sa dernière volonté : le curé consentit à appuyer sur la touche « play » d'un vieux magnétophone pour faire revivre encore une fois la Callas. Et comme tous dans l'assemblée connaissaient la dernière passion de Jean-François Lazarian, comme ils trouvaient sa mort injuste et son attitude courageuse, rares furent ceux qui ne pleurèrent pas malgré le son de mauvaise qualité propagé dans l'église. Des employés des pompes funèbres descendirent le cercueil dans une fosse de quatre mètres sous terre. Certains parlèrent encore de sa maladie comme d'une fatalité, mais jamais personne ne se demanda si ce qu'il avait mangé — tous ces produits verts, rouges, bleus, qui tiennent debout dans des emballages et qui roulent par milliers sur les tapis roulants de supermarchés — avait un quelconque rapport avec sa mort.

Peu dans la classe pensaient à la mort, à part peut-être Dany Danne. Personne ne le savait, mais Dany Danne se

réveillait souvent au beau milieu de la nuit, et son imagination morbide faisait entrer dans sa chambre des soldats de la Seconde Guerre mondiale, des SS qu'il avait vus dans les films. Comme dans les films, il les sentait capables d'exécution sommaire : il avait peur en allumant la lumière de tomber sur un visage creusé par la haine, par cinquante ans d'impuissance et de frustration, il avait peur de n'avoir que quelques secondes à vivre, pour entendre « *Ach ! Schwein...* » et puis voir le canon d'un revolver à trente centimètres de son crâne cracher son feu d'une détonation sèche et radicale.

La journée, Dany Danne redevenait un élève apaisé par les bruits ordinaires de la classe, par les blagues de Nicolas Deletre ou de Franck Morel — que tout le monde appelait Franckie —, par le sourire de Sylvie Caron. Il n'était pas Stéphane Landriveau, ce mauvais élève qu'avaient décidé d'ignorer les professeurs, et qui jouait aux jeux électroniques au fond de la classe. Dany Danne était un garçon timide aux notes moyennes, transparent pour les professeurs, et qui arborait pour tout signe de rébellion un badge des Pink Floyd, dont il ne connaissait que le titre phare de l'album *The Wall*, où, avec cinquante ans de retard, des enfants chantaient en chœur leur rébellion contre des professeurs sadiques.

Nicolas Deletre et Franckie Morel ne le détestaient pas. Dany Danne n'était pas leur souffre-douleur. Certes il arrivait souvent aux deux leaders de la quatrième B de passer dans un couloir à côté de lui sans lui dire bonjour, mais c'était parce que, trop occupés à croire qu'ils étaient les plus forts et les plus malins, ils ne s'intéressaient pas à ceux qui implicitement les plébiscitaient.

Nicolas Deletre et Franckie Morel écoutaient Patti Smith, Joy Division, ou U2 qui débutait. Il n'était pas question que d'autres les suivent sur ce terrain musical. Tout en montrant ostensiblement l'intérêt qu'ils portaient à ces groupes — ils en portaient l'inscription sur leur sac « US » —, ils cherchaient à brouiller les pistes, pour laisser les autres dans la banalité de leurs choix musicaux. En boum, le samedi après-midi, s'ils consentaient à danser sur des groupes connus comme Kiss ou Police (l'assemblée constituée majoritairement de puceaux scandait naïvement le nom d'une prostituée appelée *Roxanne*), les deux garçons finissaient par imposer au disc-jockey un titre des Sex Pistols ou de Public Image Limited. La piste se vidait. Nicolas Deletre et Franckie Morel se prenaient pour des punks ; ils riaient bêtement pendant quelques minutes puis faisaient un geste de dépit envers la sono. Ils étaient finalement satisfaits que « la masse » ne les comprenne pas. S'ensuivait un blanc, puis on mettait *Au cœur de la nuit* de Téléphone ou *One step beyond* de Madness, sur lequel chacun s'essayait à danser le ska. Le consensus adolescent était enfin retrouvé.

La violence ou le mépris exprimés par les deux garçons étaient tempérés par Sylvie Caron. Cette fille avait quatorze ans, mais elle aurait pu passer pour une femme de vingt-cinq ans : elle était grande, frisant le mètre soixante-quinze. Elle possédait des formes comme nulle autre en quatrième : poitrine et hanches généreuses. Elle sortait avec des garçons plus âgés, qui venaient parfois la chercher avec des motos à la sortie du collège. Elle était à mille lieues de cet univers adolescent, malgré ses notes faibles et le jugement sans indulgence des profes-

seurs. Elle planait loin au-dessus de cette bande d'enfants immatures sans pour autant les dénigrer. Elle les traitait avec douceur et respect comme si ce genre d'attitude était la seule manière de garder un lien avec la réalité. Il lui arrivait de parler à Dany Danne ou à un autre. Elle le faisait avec une spontanéité et un naturel que son interlocuteur n'avait jamais, mais il en était ainsi de sa relation avec les autres : déséquilibrée, injuste. C'était une chance d'expliquer un problème de mathématiques à Sylvie Caron, car l'élú pouvait l'approcher de près, l'entendre respirer, voir sa peau, son nez, voir ses mains, et surtout, se sentir un tout petit peu important pour elle. C'était une motivation pour faire son exercice de maths : avoir éventuellement la joie de l'expliquer à Sylvie Caron, à la sauvette, quelques minutes avant l'arrivée du professeur. Et comme elle souriait à chacun sans discrimination, comme elle ne rentrait pas dans les querelles entre petites bandes, elle participait à la pacification, la fédération du groupe.

Malgré son apparence de femme, Sylvie Caron était capable de pleurer en écoutant *Everybody's got to learn sometimes* des Korgis. La voix lointaine du chanteur, le refrain lancinant du slow lui rappelaient les garçons qu'elle avait connus, à qui elle avait roulé ses premières pelles. Elle se laissait tomber sur son lit, en culotte, sans même se rendre compte que, vue de haut, l'image était terriblement érotique. Tony Beugnot, plus âgé qu'elle, lui avait fait l'amour quelques heures plus tôt, un mercredi après-midi. Elle s'était laissé faire, animée par cette idée que le garçon qui s'essoufflait sur elle la sortirait de ce monde scolaire qu'elle n'aimait pas. Tony Beugnot avait

eu son bac, il lui racontait des histoires de faculté, il avait une moto, et partait de chez elle sur la roue arrière. Quand il consentait à venir en boum avec elle, il ne disait bonjour à personne, il n'enlevait pas son blouson, il inspectait les disques avec dédain. Pour Sylvie Caron, il acceptait de danser sur les Korgis. Mais si le disc-jockey mettait *Dreams are more reality*, le tube du film *La Boum*, alors il disait non. Sylvie Caron le tirait par le blouson. Tout le monde les regardait se chamailler.

Si Tony Beugnot était dans les parages, Nicolas Deletre et Franckie Morel ne disaient rien. D'ailleurs Tony Beugnot ne voyait pas en eux les rebelles qu'ils croyaient être. Pour lui, ils étaient des gosses comme les autres. Regarder Tony Beugnot était un spectacle difficile pour tous ceux qui étaient présents : il annihilait leurs rêves. Leurs efforts mathématiques n'avaient servi à rien. Le voir embrasser Sylvie Caron, la voir ouvrir la bouche et fermer les yeux, se donner complètement à lui, était douloureux. Renvoyés à leur puberté, ils s'estimaient pourtant plus méritants par leurs gestes et leurs espoirs que Tony Beugnot. Ils se doutaient bien que ces baisers n'étaient que la face apparente de l'iceberg, osant à peine songer au pire. Tony Beugnot était incontestablement le roi de la boum quand il passait. Sa façon de toiser les autres, sa façon de battre le rythme sur les Stray Cats lui donnaient une assurance que tous croyaient définitive. Seul le titre *You're in the army now* des Status Quo le faisait frémir. Quelques mois plus tard, Tony Beugnot quittait la faculté pour faire son service militaire. Ce serait à lui, dans sa chambrée, en uniforme et le crâne rasé, de retenir ses larmes en entendant les Korgis, que

diffusait le petit poste radio d'à côté, comme un fait exprès.

Banda Wong était le voisin de table de Dany Danne. Ils s'étaient trouvés à côté l'un de l'autre le premier jour de la rentrée. Ils parlèrent au début par onomatopées. Le matin, ils se demandaient comment ça allait. Pour Dany Danne, ce n'était pas une relation « rentable » : ce n'était pas grâce à ce Vietnamien à l'accent à couper au couteau qu'il aurait plus la cote avec Nicolas Deletre, Frankie Morel, Sylvie Caron ou d'autres filles de la classe comme Nathalie Matala ou Alice Pellerin. Au contraire, Banda Wong avait de grosses lunettes, montures type Rayban des années soixante-dix, qui reviendraient à la mode vingt ans plus tard. Il s'habillait avec un gros blouson bombers, pour faire croire qu'il était carré. Il n'était pas très drôle. Quand une ou deux fois Frankie Morel avait imité son accent pour faire rire les autres, Banda Wong l'avait fixé pendant une longue minute, comme dans le feuilleton *Kung-Fu*, où le héros était exclu de partout et se battait contre l'injustice. S'il ne pratiquait aucun sport de combat d'origine asiatique, il se laissait porter par l'idée que n'importe quel homme aux yeux bridés pouvait casser des briques avec ses mains, et autres clichés. D'ailleurs, il acceptait qu'on l'appelle Kung-Fu parce que cela le faisait passer pour un champion d'art martial. Malgré ses bras et ses jambes épais comme des allumettes (s'il avait été occidental, les autres auraient dit de lui qu'il était taillé comme un « sandwich SNCF »), personne ne l'embêta, et Dany Danne à ses côtés se sentit toujours protégé.

Contrairement à beaucoup de ses camarades de classe,

Banda Wong était obsédé par son avenir : c'est pourquoi sans doute il trouvait inutile de rire. Il partageait sa petite chambre avec ses deux sœurs. Il faisait ses devoirs sur une table en formica. Il aidait ses sœurs, les faisait répéter. Il préparait à manger pour elles. Il savait faire une pâte, la rouler, il savait mettre de l'huile dans une poêle, faire revenir des oignons. Il savait aussi ranger et aérer la cuisine. Quand venait le soir, il glissait une cassette dans son Walkman et écoutait AC/DC. C'était l'époque où les casques de Walkman étaient encore assez massifs. Allongé sur son lit, il regardait droit devant lui tandis que dans son casque des sons incompréhensibles grésillaient. Bon Scott hurlait *If you want blood, you've got it*, il hurlait toute la rage de Banda Wong. Jamais quand il écoutait AC/DC la bouche de Banda Wong n'était aussi raide, comme celle d'un capitaine en pleine bataille constatant que sa compagnie est en train de « saigner l'ennemi ». Bon Scott et Angus Young semblaient l'encourager dans sa lutte, ils étaient avec lui, chantaient, jouaient pour lui. Rien que pour cela, pour cette amitié, pour cette solidarité, il était content que ses parents aient traversé la moitié du monde en charrette, à l'arrière d'un camion, sur le toit d'un bus, ou dans le coffre d'une voiture, il était heureux qu'ils aient risqué leur vie, et se disait qu'il les aimait. En écoutant AC/DC, des sentiments que sa longue journée truffée de tâches concrètes lui avait interdit d'avoir revenaient. Il voulait embrasser sa mère, caresser ses cheveux grisonnants, toucher ses lunettes, signes de sa bonté et de son occidentalisation sans possibilité de retour.

Les chansons qu'écoutait Dany Danne étaient plus

douces. Il s'agissait de titres qu'il avait connus en boum. Quand son électrophone jouait *Hotel California* des Eagles, Dany Danne imaginait une sorte de boum idéale. Cela se passait dans le salon de sa maison. Son père, Jacques Danne, n'était pas là. Il était parti pour le week-end avec Sophie Verbier ou une autre. Tout se passait bien, il y avait beaucoup de monde surtout, pas de « loubards », pas de fauteurs de trouble. Frankie Morel, Nicolas Deletre et Jean-François Lazarian étaient là, montrant leur vrai visage, sympathiques et décontractés, découvrant avec une fascination dissimulée la grande maison de Dany Danne, les tableaux accrochés aux murs, et le nombre incroyable de livres. Ils apprenaient par d'autres que son père était professeur en faculté, cela donnait à Dany Danne cette couverture, cette aura invisible du savoir qui interdirait à jamais qu'on le ridiculise. En plus, il porterait le jean qui lui allait bien, et une chemise blanche. Il aurait installé une lampe noire dans le salon, et il danserait avec Sylvie Caron. Sur *Hotel California* — qui durait plus de six minutes —, Dany Danne et Sylvie Caron auraient le temps de se rapprocher, de se faire des bisous dans le cou, puis sur la bouche. La chanson finissait par lui donner des gestes sûrs et les mots qu'il faut. La vie était un terrible malentendu. Elle aimait Tony Beugnot alors que si elle connaissait Dany Danne (il pensait : mais comment lui montrer qu'il y a des choses bien à l'intérieur de moi-même ?), c'est Dany Danne qu'elle aimerait. *Hotel California* avait aussi ce pouvoir d'assombrir l'avenir de Sylvie Caron. Quand le solo de guitare arrivait, il avait envie de lui dire qu'elle

se trompait, qu'elle était victime des apparences. Il fermait les yeux, il soupirait.

Gonflé à bloc, motivé, il allait parfois dans le salon, il décrochait le téléphone, il composait le numéro de téléphone de Sylvie Caron, mais dès qu'il entendait sa voix, il raccrochait. Le silence le laissait sec et peureux. Sans *Everybody's got to learn sometimes* ou *Hotel California*, ça n'était plus pareil.

rait son chemisier. Il se déshabillerait péniblement sur *Creep* des Radiohead. Le programmeur retarderait un peu l'acte d'amour en diffusant *Hotel California*. Machinalement, ils se lèveraient pour danser le slow. Ils tourneraient dans le noir, malgré sa patte folle. Dany Danne fermerait les yeux, il verrait des palmiers au crépuscule, comme sur la pochette de l'album. Il se demanderait si tout cela était vrai. Sa sensation d'être dans un rêve s'accroîtrait à l'arrivée du solo, cet interminable solo qui l'avait tant ému adolescent.

Mais le fils de Sylvie Caron confirmerait que tout cela était bien réel, passant par le salon à la recherche de n'importe quelle boisson gazeuse, pourvue qu'elle fût sucrée.

| | |
|-------------------------------|-----|
| 1. Week-end à Rome | 11 |
| 2. Brothers in arms | 22 |
| 3. Love of the common people | 29 |
| 4. With or without you | 36 |
| 5. Alexandrie, Alexandra | 44 |
| 6. Célimène | 54 |
| 7. Come as you are | 63 |
| 8. The sky is crying | 72 |
| 9. There she goes | 82 |
| 10. Les portes du pénitencier | 94 |
| 11. Ode to my family | 103 |
| 12. My funny Valentine | 113 |
| 13. La truite | 123 |
| 14. Jump | 134 |
| 15. Staring at the sun | 141 |
| 16. Sweet dreams | 149 |
| 17. Hotel California | 159 |